

2026

Du Désespoir À l'Insoumission : La Mort Comme Langage De Résistance Chez Les Esclaves

Kolade M. Kenneth

*University of Illinois at Urbana-Champaign*Follow this and additional works at: <https://voljournals.utk.edu/vernacular>Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Recommended Citation

Kenneth, Kolade M. (2026) "Du Désespoir À l'Insoumission : La Mort Comme Langage De Résistance Chez Les Esclaves," *Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture*: Vol. 11 : Iss. 1 , Article 5.

Available at: <https://voljournals.utk.edu/vernacular/vol11/iss1/5>

This article is brought to you freely and openly by Volunteer, Open-access, Library-hosted Journals (VOL Journals), published in partnership with The University of Tennessee (UT) University Libraries. This article has been accepted for inclusion in Vernacular: New Connections in Language, Literature, & Culture by an authorized editor. For more information, please visit <https://voljournals.utk.edu/vernacular>.

Manuscript 1170

Du Désespoir À l'Insoumission : La Mort Comme Langage De Résistance Chez Les Esclaves

Author #1

Follow this and additional works at: <https://trace.tennessee.edu/vernacular>



Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Du Désespoir à l'Insoumission : La Mort comme Langage de Résistance chez les Esclaves

La mort pendant l'époque de l'esclavage est un sujet complexe et déchirant. Pour les esclaves, la mort était souvent inévitable et pouvait résulter de conditions inhumaines, de mauvais traitements, de maladies ou de tentatives d'évasion. Les esclaves étaient souvent soumis à des conditions de vie extrêmement difficiles, travaillant dans des plantations ou dans d'autres environnements dangereux sans aucune considération pour leur santé et leur bien-être. Les mauvais traitements, la malnutrition, le surmenage et les punitions brutales étaient monnaie courante, ce qui conduisait fréquemment à des décès prématurés.

De plus, la brutalité physique et émotionnelle de l'esclavage pouvait engendrer des conséquences psychologiques graves. Les esclaves étaient souvent confrontés à la perte de leurs proches, à la séparation forcée de leur famille, à la privation de liberté et à un sentiment constant de déshumanisation, ce qui pouvait conduire à des traumatismes profonds et à une perte d'espoir. La mort était aussi une conséquence des tentatives d'évasion. Les esclaves cherchaient souvent à s'échapper pour retrouver leur liberté, mais ces tentatives étaient souvent dangereuses et pouvaient aboutir à la capture, à des punitions sévères, voire à la mort. Cette étude ne considère pas la mort seulement comme un événement biologique, mais comme une forme de résistance aux structures déshumanisantes de l'esclavage. À travers l'analyse de récits historiques et de représentations littéraires tel que : *Igbo Landing Mass Suicide* (1803), *Appeal to the Colored Citizens of the World* de David Walker (1829), *La Rue Cases-Nègres* de Palcy (1983), *L'esclave vieil homme et le molosse* de Chamoiseau (1997), et *Humus* de Fabienne Kanor (2006), elle explore comment les esclaves ont conceptualisé la mort comme un moyen de reconquérir leur dignité, d'affirmer leur

capacité d'agir et d'accéder à une forme de libération face à la souffrance physique et psychologique imposée par la servitude.

Dans son "*Appeal to the Colored Citizens of the World*", 1829, David Walker affirme que la mort est la seule forme de résistance à une vie de servitude.

[...] had I rather not die, or be put to death, than to be a slave to any tyrant,
who takes not only my own, but my wife and children's lives by the inches?
Yea, would I need death with avidity far! far!! In preference to such servile
submission to the murderous hands of tyrants.

Les esclaves étaient confrontés à des souffrances inimaginables et beaucoup d'entre eux ont vu le suicide comme un moyen d'échapper aux horreurs insupportables de leur situation. Le fait d'avoir été arrachés de force à leur foyer, d'avoir été privés de leur liberté et de leur dignité et d'avoir été soumis à des traitements inhumains a conduit certains esclaves à considérer la mort comme une fin préférable à une vie de souffrances perpétuelles. Le suicide représentait une réponse tragique au désespoir extrême causé par la brutalité de l'esclavage.

La liberté était un élément précieux à cette époque. La liberté englobe la totalité des désirs des esclaves. Leur capacité à mener une vie normale, sans être soumis à la contrainte de la douleur et de la mort. D'un autre côté, la liberté signifiait la perte et le danger pour les maîtres d'esclaves, d'où l'utilisation de divers moyens pour empêcher ou atténuer cet événement. Les maîtres d'esclaves vont au-delà du traumatisme physique pour infliger des tourments émotionnels et psychologiques afin de supprimer la pensée et le désir de s'échapper chez les esclaves. Pour les esclaves, la liberté signifiait la mort et, comme nous le verrons dans cet article, nombre d'entre eux

étaient prêts à prendre cette voie vers la liberté. C'était un risque qui coûtait plus que le bonheur de la liberté elle-même, c'était un risque qui leur coûtait la vie et que beaucoup prenaient avec joie.

Humus de Fabienne Kanor s'inspire d'un rapport de 1774 décrivant un suicide tragique. Il relate la perte d'une précieuse "cargaison" lorsque quatorze femmes africaines se sont échappées de la cale du navire pour sauter par-dessus bord plutôt que de risquer d'être réduites en esclavage. La moitié d'entre elles se sont noyées ou ont été dévorées par des requins:

Le 23 mars dernier, il se serait jeté de dessus la dunette à la mer et
dans les lieux 14 femmes noires toutes ensemble et dans le même
temps, par un seul mouvement... (Kanor, 2006)

Selon le narrateur de ce reportage, le capitaine Louis Mosnier, les 14 femmes étaient des objets plutôt que des êtres humains. Certains des esclaves qui se sont suicidés ne savaient pas à quel point leur vie comptait pour les maîtres d'esclaves. La vie des esclaves représente une fortune pour les maîtres, qui les achètent en tant que bien et qui les utilisent à leurs fins. La contribution des esclaves à la croissance économique de l'époque ne saurait être trop soulignée. Malgré cela, les esclaves n'étaient pas transportés de manière adéquate. Beaucoup d'entre eux sautaient par-dessus bord au cours de leur voyage sur la grande bleue, sans se soucier de la profondeur et du danger de la mer.

Cela montre à quel point ils étaient prêts à résister au traitement inhumain auquel ils étaient soumis. La joie avec laquelle certains esclaves se sont suicidés mérite d'être soulignée. Dans *Humus*, nous avons vu l'histoire d'une des jumelles esclaves qui a raconté comment sa sœur jumelle a sauté dans la mer et a été mangée par les poissons pour échapper à l'esclavage. Elle a également fait une remarque sur le sourire de sa sœur alors qu'elle plongeait vers la mort. Faisant référence à David Walker, les esclaves considèrent la mort comme un cadeau plutôt qu'une perte. Y a-t-il

quelque chose de mieux pour quelqu'un qui a perdu tout sens de l'humanité à cause de la douleur qui lui est infligée ? Le suicide était le seul moyen de se révolter, le seul moyen de s'opposer aux mauvais traitements continus, à la faim, au viol et à la honte.

Kanor, en racontant, nous montre le comportement de certaines femmes lorsqu'elles se suicident en se jetant à la mer : « Toutes ensemble nous le ferons, toutes ensemble... Elle connaît la chanson par cœur, Anta, à présent qu'elle marche droit devant. Saute. Saute quand même, un sourire aux lèvres ». (135). La joie dans la mort peut être aussi liée à la manière dont la mort est célébrée et appréciée dans *La Rue Cases-Nègres*, un roman semi-autobiographique écrit par Joseph Zobel en 1950 et adapté en film par Euzhan Palcy en 1983 comme *Sugar Cane Alley*. La mort y est célébrée par des chants et des danses, contrairement à la pratique conventionnelle du deuil. Ils racontent des histoires pour faire l'éloge du décédé. Ils chantent comment le décédé est finalement retourné en Afrique à travers le passage de la mort pour rencontrer son ancêtre, dont ils ont été séparés il y a de nombreuses années par la traite négrière. Le vieux Medouse, dans le même plan, a également dit à José qu'il ne pourra retourner auprès de ses ancêtres en Afrique que lorsqu'il sera enfin mort. La mort est considérée comme une bénédiction et un moyen de se libérer de la plantation de l'homme blanc où ils ont passé des années à souffrir. Après la mort du vieux Medouse, une fête bruyante est organisée pour lui rendre un dernier hommage. Patrick Chamoiseau a aussi noté que : « Les esclaves y exorcisent leur propre mort par des rythmes et des danses, et des contes, et des luttes » (Chamoiseau, 23).

En 1803, à Simons Island en Géorgie, une histoire remarquable a été racontée à propos des esclaves capturés au Nigeria et transportés vers l'esclavage. Elle est connue sous le nom de "*Igbo*

Landing Mass Suicide”. Ayant survécu au passage du milieu, les esclaves se sont révoltés contre les capitaines avant de s'échouer à Dunbar Creek, sur l'île de St Simons. Le navire négrier qui les transportait depuis l'Afrique de l'Ouest était probablement arrivé au port de Savannah, sur le continent, où ils avaient tous été vendus aux enchères sur le marché des esclaves avant d'être enchaînés sur un autre navire plus petit pour être acheminés vers l'île. Au nombre de soixante-quinze, ils avaient été achetés pour cent dollars par tête par John Couper, un Écossais blanc qui possédait une plantation sur l'île à Cannon's Point, et Thomas Spaulding, un homme blanc né à St. Simons et qui était un planteur possédant trois cent cinquante esclaves. Guidés par un chef Igbo connu sous le nom *Oba*, les esclaves ont marché ensemble dans le ruisseau en chantant dans leur langue maternelle "L'eau nous a amenés ici, l'eau nous ramènera en Afrique". Pour ces esclaves, le suicide était un passage sacré non seulement vers le retour au pays natal mais aussi une forme de résistance aiguë à l'esclavage et à la servitude. Le suicide était la voix des sans-voix, un outil de lutte contre l'oppression. Les esclaves capturés n'avaient pas d'armes, mais ils avaient leur propre volonté, qui était une arme plus puissante. Ils avaient le pouvoir de retirer leurs vies aux mains des esclavagistes, le seul bien que les maîtres d'esclaves considéraient comme précieux.

Il est choquant de constater qu'au moment où ils se sont tous noyés dans le ruisseau, ils étaient libres et pouvaient courir, leurs capitaines n'étaient plus là et il n'y avait plus personne pour leur résister. Cependant, ils savaient qu'ils n'avaient nulle part où fuir puisqu'ils étaient désormais à des milliers de kilomètres de leurs maisons et de leurs familles. La nouvelle de leur évasion ne tarde pas à se répandre et ils risquent alors d'être à nouveau capturés. Ils font alors un choix difficile qui les immortalise, celui d'embrasser la mort plutôt que l'esclavage. La légende de la rébellion d'Igbo à Igbo Landing est devenue un puissant symbole de résistance dans le conte populaire et l'histoire

littéraire afro-américaine. Elle est souvent considérée comme la première marche pour la liberté de l'histoire américaine.

Patrick Chamoiseau nous a fait découvrir à travers son œuvre excentrique, *L'esclave vieil homme et le molosse*, une toute autre forme de résistance à l'esclavage. Tout au long de notre récit, nous avons abordé le suicide et la résistance comme étant un acte délibéré de rébellion et de mutinerie contre l'esclavage. Dans cette œuvre, la résistance a d'abord été considérée comme une action involontaire (les autres esclaves), puis comme un acte délibéré (le vieil homme). La première phase de la résistance était spontanée et n'était pas souvent prévue par les esclaves eux-mêmes « et qui reçut tout soudain la décharge » (Chamoiseau 41). Il s'agissait d'une action involontaire qui ne pouvait être contrôlée. Elle est décrite comme une onde de choc électrique traversant le corps à un moment donné et faisant perdre à l'individu le contrôle total de son esprit et de ses actes « La décharge vous prenait à n'importe quel moment » (Chamoiseau 41). Il transforme leur apparence et les rend parfois féroces et agressifs « Et vos yeux portaient les marques de feu coutumières aux dragons réveillés » (Chamoiseau 41). C'est comme être frappé par la foudre. Il a appelé ce processus la décharge. C'était une forme fréquente de résistance dans les plantations pendant l'esclavage « la décharge vous précipitait surtout dans le bois en fuite éperdue » (Chamoiseau 42). C'était un réveil, un appel de l'au-delà à se révolter contre l'oppression physique et émotionnelle.

Bien que nous affirmions que cette action est involontaire, nous pouvons également l'analyser comme un acte délibéré de rébellion. Chamoiseau affirme que le grand bois infesté de zombies est un lieu interdit. Aucun esclave qui s'échappe dans les bois mystérieux n'en sort vivant. « Il disait 'Un tel s'est évaporé dans les bois' » (Chamoiseau 42), pourtant les esclaves ont pris la fuite dans

cet environnement supposé dangereux préférant ainsi se faire dévorer par les zombies plutôt que de rester opprimés sur la plantation par les maîtres blancs. Ils savaient qu'ils finiraient par être rattrapés « Il rattrapait toujours les fuyards » (Chamoiseau 42). Ils connaissaient les chiens et les chevaux utilisés pour poursuivre un esclave en fuite « Le maître, le cheval, le molosse : un accord vieux d'une éternité semblait les associer » (Chamoiseau 43). Ils savaient que s'ils étaient rattrapés plus d'une fois, ils pouvaient perdre une partie de leur corps, souvent une jambe, comme le racontent certains récits. Ils savaient qu'ils pouvaient être mis à mort et utiliser comme exemple public qui servirait de leçon aux autres esclaves « Et le maître avait voulu que chacun l'observât » (Chamoiseau 44), mais ils prenaient tout de même la route des grand-bois à chaque fois « Il y eut, comme presque tous les mois » (Chamoiseau 41). Il s'agit alors d'un événement intentionnel que chaque esclave vivra au moins une ou deux fois et qui symbolise leur pouvoir de résistance « La décharge l'avait flagellé à maintes reprises... Certains ne l'éprouvaient qu'une fois dans leur vie » (Chamoiseau 49). Ils savaient tous que leur heure viendrait et ils l'ont attendue patiemment tout en servant leurs maîtres. Ils sont morts au moment où ils ont quitté les rivages de l'Afrique et la mort dans les bois est le seul moment qu'ils considèrent comme un repos.

La deuxième forme de résistance se manifestait chez le vieil homme. Un esclave loyal qui n'a jamais eu un problème avec le maître ou une tentative de s'échapper. Il a passé des années sur la plantation et est déjà habitué à des maîtres et l'environnement « Le vieil homme y a blanchi sa vie » (Chamoiseau 22). Il ne s'intéressait pas aux réunions sociales ; il se consolait dans sa solitude. Beaucoup le détestaient pour cela, mais il s'en moquait. Il aurait été le meilleur planificateur d'échappement, le meilleur chef de rébellion en raison de sa familiarité avec la plantation et de ses années d'expérience. On ne le voyait jamais parmi les autres esclaves « Il ne danse pas, ne parle pas, ne réagit pas aux sonnailles du tambour » (Chamoiseau 46). Un jour, sans avertissement, le

vieil homme part en courant vers les Grands-Bois pour retrouver son existence, comme si la mort lui offrait une nouvelle existence « Il décide donc de s'en aller, non pas de marronner, mais d'aller » (Chamoiseau 54). Selon Hadley Galbraith, « Sa course devient une opportunité à se réunir avec son corps, qu'il bouge pour la première fois de son plein gré » (Galbraith, 3).

La décision du vieil homme de quitter la plantation après tant d'années laisse beaucoup à réfléchir et soulève plein de questions. Pourquoi avoir attendu jusqu'à aujourd'hui pour se lancer dans cette aventure ? Que pensait-il qu'il lui arriverait ? Était-ce dû au fait qu'il allait mourir bientôt, comme remarqué par d'autres esclaves au début du texte «...chacun sait que cet esclave vieil homme va bientôt mourir » (Chamoiseau 18), et qu'il préférerait mourir dans les bois ? Que pourrait-il devenir sans eau ni nourriture ? « Donc, il ne prépare rien. Ni sel, ni huile, ni eau... » (Chamoiseau 54). Survivrait-il à ce périlleux voyage ? Pourtant, il était déterminé à résister à cette terreur et à retrouver son humanité. Il a servi les maîtres de la plantation pendant presque toute sa vie et le moment est venu de suivre le cours de sa propre destinée « Il se sait prêt » (Chamoiseau 54). Il faut donc lire cette course entreprise par ce vieil homme comme l'apex de la résistance contre la servitude. Vers la fin de son récit, Chamoiseau nous a donné un aperçu de la vie de ceux qui ont quitté ce monde de servitude (sur la plantation et des mains des maîtres blancs) pour le repos éternel en liberté. Le vieil homme sur la pierre est entré en transe et a décrit les âmes qu'il voyait comme étant heureuses, joyeuses et excessivement satisfaites de leur nouvel état « Un chaos de millions d'âmes. Elles content, chantent, rient...Des présence en fête » (Chamoiseau 130). Ainsi, la fuite du vieil homme ne relève pas d'un espoir de survie matérielle, mais d'un choix conscient de libération. En quittant la plantation sans provisions, il affirme pour la première fois sa volonté propre et transforme sa course en un passage symbolique hors de la servitude. La vision finale des

âmes en fête confirme que cette marche conduit non vers l'anéantissement, mais vers une liberté ultime, où la mort devient un espace de réappropriation de l'humanité niée par l'esclavage.

Pour conclure, la mort, dans le contexte de l'esclavage, ne peut être réduite à une simple fin biologique. Elle est un langage. Elle est un choix. Elle est une rupture. À travers les récits historiques, les témoignages littéraires et les œuvres analysées dans ce travail, la mort apparaît comme une réponse ultime à un système fondé sur la négation de l'humanité noire. Elle n'est pas toujours silence : elle est souvent crie, refus, résistance. Refuser l'esclavage, c'était refuser le corps meurtri, refuser l'âme brisée, refuser l'avenir confisqué. Refuser l'esclavage, c'était parfois choisir la mort. Non pas par faiblesse, mais par lucidité. Non pas par résignation, mais par insoumission. De David Walker aux femmes de *Humus*, des esclaves d'Igbo Landing au vieil homme de Chamoiseau, la mort devient un acte politique, un geste radical par lequel l'esclave se réapproprie la seule chose que le maître ne peut totalement posséder : sa volonté.

Bibliographie

- Ameille, Brice. “La résistance suicidaire des personnes esclavagisées dans le monde atlantique à l’époque napoléonienne,” par Doyle Calhoun. *Bibliothèque et Villa Marmottan*, 23 Sept. 2022, <https://doi.org/10.58079/r8tc>. Accessed 6 Mar. 2026
- Chamoiseau, Patrick. *L’Esclave vieil homme et le molosse*. Paris, Gallimard, 1997.
- Calhoun, Doyle D. *The Suicide Archive: Reading Resistance in the Wake of French Empire*. Duke University Press, 2024. JSTOR, <https://doi.org/10.2307/jj.19724099>. Accessed 6 Mar. 2026.
- Diener, Eric. “Registres des sévices et notices de suicides d’esclaves.” *Archipelies*, no. 2, 2011, www.archipelies.org/1893. Accessed 20 Apr. 2024.
- Euzhan, Palcy, directeur. *La Rue Cases-Nègres*. Nouvelles Éditions de Films (NEF), 1983.
- Galbraith, Hadley. *Retraverser le gouffre sur la terre: La fluidité salvatrice dans “L’Esclave vieil homme et le molosse”*. *Contemporary French and Francophone studies*, 2021, vol. 25, No. 3, 313–320. <https://doi.org/10.1080/17409292.2021.1918491>
- Kanor, Fabienne. *Humus*. Gallimard, 2006.
- Snyder, Terri L. *The Power to Die: Slavery and Suicide in British North America*. University of Chicago Press, 2015.
- Tardieu, Jean-Pierre. “Le suicide des esclaves aux Amériques.” *L’émigration : le retour*, edited by Rose Duroux and Alain Montandon, Centre de recherches sur les littératures modernes et contemporaines, 1999, pp. 179–188. *Cahiers de recherches du CRLMC–Université Blaise Pascal*, ISBN 2-8451-6076-3.
- Walker, David, 1785-1830. *David Walker's Appeal, in Four Articles, together with a Preamble, to the Colored Citizens of the World, but in Particular, and Very Expressly, to Those of the United States of America*. New York: Hill and Wang, 1965.
- Zobel, Joseph. *La Rue Cases-Nègres*. Les Quatre Jeudis, 1955.